

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



Et si on parlait haïku ?

L'irruption soudaine de l'art japonais en France et dans d'autres pays européens entre 1860 et 1870 fut vécue comme un véritable choc culturel. Deux raisons essentielles à cela : le Japon était resté complètement fermé au monde occidental (à part un comptoir hollandais étroitement surveillé) jusqu'au débarquement des canonnières (déjà) américaines du Commodore Perry en 1853 et cet art était tellement surprenant par sa vitalité et ses couleurs, surtout l'art des fameuses estampes japonaises, qu'il interpellait tout le monde, les artistes aussi bien que les intellectuels, et qu'il allait étonner les impressionnistes, influencer ceux qui allaient leur succéder, créer une véritable mode, le japonisme, et parrainer la naissance d'un style nouveau, celui de l'Art Nouveau justement.

Mais il y a une forme d'art japonais dont on parle moins, une forme littéraire, poétique, tout à fait originale, qui a trouvé un écho extraordinaire en Occident, c'est le haïku. Plein de poètes s'y sont intéressés : Ezra Pound, Paul Eluard, Ungaretti, Sэфeris, Octavio Paz, des Russes, des Ukrainiens, des Yougoslaves, etc. Etiemble dit dans un essai consacré à cette forme poétique et inclus dans *Etiemble : Essais de littérature (vraiment) générale, édit. Gallimard, Paris, 1975* que le haïku, depuis sa découverte par les Occidentaux, n'a jamais cessé d'être à la mode. Et Etiemble a encore raison aujourd'hui car il suffit de surfer sur le net pour tomber sur un site consacré au haïku et sur un Français installé au Canada qui en semble follement amoureux.

Le haïku est un tercet c. à d. un poème de trois vers de 5, 7 et 5 syllabes. C'est Bashô qui a vécu au XVIIème siècle (1642 - 1694) qui est considéré comme le véritable père du haïku. Quand il ne parcourait pas le pays, il vivait dans un quartier tranquille de Yedo (Tokyo), dans une cabane entourée de bananiers qui se disent bashô en japonais et qui symbolisent l'aspect évanescent du bouddhisme

car leurs feuilles sont facilement brisées par le vent. Anesaki¹, l'historien des religions japonaises qui donne cette explication, dit que Bashô avait un esprit serein et pur et était toujours d'humeur joyeuse et primesautière. Pour Bashô la composition de haïkus faisait partie de la Voie (pourtant Kenneth White, l'inventeur de la géopoétique et grand admirateur de Bashô, prétend que celui-ci n'a jamais été moine). C'était un entraînement spirituel, le fruit d'une union empathique avec la vie humaine et avec la nature. Le haïku est un instantané. Sa puissance est dans le non-dit. Qui laisse libre cours à la rêverie et à l'imagination. Il doit être marqué par la grâce, la sérénité, la délicatesse.

René Sieffert dans l'introduction à sa traduction du *Manteau de Singe*² de Bashô, dit à peu près la même chose. Ce qui caractérise d'abord le haïku, dit-il, c'est que c'est un instantané, avant même d'être paré des trois qualités essentielles selon Bashô : patine, légèreté et cocasse.

J'aime beaucoup Etiemble. Avec une érudition évidemment bien supérieure à la mienne, il cherche au fond la même chose que moi : l'essence commune de la nature humaine. Dans l'introduction à l'ouvrage cité plus haut il dit que la « *littérature générale* » (c. à d. ce qui n'arrête pas de le passionner, la littérature et les formes littéraires du monde entier) lui a enseigné, et chaque jour lui enseigne encore, qu'en dépit de tous les acquêts de la psychologie historique et de l'anthropologie, quelque chose existe, quoi qu'on dise : la nature biologique de l'espèce humaine. Mais Etiemble est aussi un grand polémiste. Il adore prendre des positions tranchées et lancer ses sarcasmes. C'est ainsi qu'il considère que les traductions européennes ou américaines du haïku sont presque toutes des trahisons (voir son chapitre intitulé : *Sur quelques adaptations et imita-*

¹ Voir : Masabaru Anesaki : *History of Japanese Religion, with special reference to the social and moral life of the Nation*, édit. Charles E. Tuttle, Rutland (Vermont)/Tokyo, 1983

² Voir : *Bashô : Le Manteau de pluie du Singe*, édit. Publications orientalistes de France, 1986

tions du haïku). Parce qu'elles ne respectent pas la forme. Les fameux vers de 5, 7 et 5 syllabes. Je n'ai d'abord pas compris cette position qui m'a semblé extrême. D'autant plus que je connais beaucoup de traductions qui ne respectent pas toujours cette règle et qui - il me semble - arrivent malgré tout à transmettre l'émotion du poème japonais. Comme p. ex. les très belles traductions du duo Muraoka-El-Etr dont je vais encore citer quelques exemples. Ou ce haïku de Onitsura trouvé sur le net :

*Cet automne
Je n'ai pas d'enfant sur les genoux
Pour contempler la lune*

On est ému. On ne sait pourquoi. L'enfant est-il mort ? A-t-il grandi ? Est-ce la vieillesse ? Et on ne voit pas ce que la forme 5-7-5 apporterait de plus sur le plan de l'émotion.

Et puis en lisant le livre de Yasuda³, un Américain d'origine japonaise, qui a étudié aux Universités de Washington, Columbia et de Tokyo, j'ai mieux compris l'importance de la forme. Pour lui le haïku, qui est un poème de l'instantané, doit être lu dans un souffle. Ce qui exige que le nombre de syllabes doit être limité. Il cite plusieurs exemples tirés du lyrisme anglo-saxon, comme le très beau début du *Annabel Lee* d'Edgar Poe :

*It was many and many a year ago
In a kingdom of the sea...*

Yasuda trouve que le nombre de syllabes qui peuvent être lus en anglais sans perdre son souffle va de 16 à 18 syllabes. Or le haïku en compte 17. Et les vers de 5 et 7 syllabes sont d'un vieil usage dans la prosodie japonaise. Et il est bien d'encadrer le vers de 7 syllabes par deux de 5. Car la beauté est créée par l'harmonie.

³ Voir : *Kenneth Yasuda: The Japanese Haiku, its essential nature, history and possibilities in English, with selected examples*, édit. Charles E. Tuttle Cy, Rutland, Vermont/Tokyo, 1959

Alors laissons-nous aller à la beauté des haïkus. Yasuda parle longuement du poème du corbeau, un haïku de Bashô, que Muraoka et El-Etre traduisent ainsi :

*Sur une branche nue
Un corbeau s'est posé
Soir d'automne*

Et que Yasuda rend en anglais ainsi :

*On a withered bough
A crow alone is perching
Autumn evening now*

Pour Yasuda il y a trois éléments dans un haïku : le temps, l'objet, le lieu (when, what, where). Il faut qu'il y ait unité entre les trois pour que le haïku produise son effet, la « *cristallisation* ». Et c'est l'objet qui doit dégager l'émotion. Je trouve d'ailleurs la version anglaise supérieure à la française. Chez Yasuda la branche est desséchée (withered) et pas nue. Le corbeau est solitaire (alone). Et l'image est immobile : le corbeau perche. Dans la version française il y a mouvement : il s'est posé.

Yasuda ne traduit pas le haïku le plus célèbre de Bashô, celui du grand silence de l'étang troublé par le saut de la grenouille. Muraoka et El-Etr le rendent ainsi :

*Le vieil étang
Une grenouille plonge
Le bruit de l'eau*

Etiemble en donne une version anglaise due à un certain Alfred H. Marks:

*Old, deserted pond
Into which frogs catapult
With splash of water*

Pas terrible. Mais peut-être impossible à traduire correctement. Il faut dire que Bashô souhaitait distiller un peu de cocasse dans son tercet. Pour tempérer l'émotion. Garder sa légèreté. Ne pas oublier, devait-il se dire, que tout ceci n'est qu'un songe comme notre réalité virtuelle et bouddhiste ! Moi qui ne suis qu'un bête

Occidental, je trouve que le cocasse souvent tue l'émotion au lieu de la tempérer, donc tue la poésie. Le seul qui me plaît dans ce registre de l'humour c'est celui-ci, de Tanmaru, traduit par Sieffert:

Ombres de poissons
Cormoran désappointé
Rivière gelée

Parmi les 105 haïkus de Bashô traduits par Muraoka et El-Etr⁴ il y en a quelques-uns de très réussis, comme ces tercets empreints d'une ambiance hivernale.

Soleil d'hiver
Sur un cheval
Une silhouette gelée

A la pleine lune
Brouillard au pied des collines
Jusqu'aux rizières

L'éclair
Déchirant la nuit noire
Le cri du héron

Dans la nuit sombre
A la recherche de son nid
Le pluvier pleure

Sieffert rend le même haïku d'une manière semblable :

Nuit ténébreuse
Il ne retrouve son nid
Le pluvier qui pleure

Un autre haïku, de Uko, traduit par Sieffert évoque une scène du *Roman de Genji*, le départ de Genji la nuit de chez la dame Chûnagon:

⁴ Voir : *Matsuo Bashô : Cent cinq haïkaï, traduit du japonais par Koumiko Muraoka et Fouad El-Etr, édit. La Délirante, 1979*

*A la balustrade
la nuit sous les fleurs qui tombent
Une ombre debout*

Et d'autres haïkus encore traduits par Yasuda:

*The harvest moon is bright
Rising from the windy grass
Of the moor to-night*

(Chôra)

Ou des haïkus modernes qui évoquent les trains chers à Cendrars et à Walt Whitman (traduction Yasuda):

*The wild geese take flight
Low along the railroad tracks
In the moonlit night*

(Shiki)

*Following the train
The long black smoke is crawling
O'er the withered plain*

(Sôseki)

Si beaucoup de haïkus traduisent des images, Yasuda montre qu'ils peuvent aussi évoquer des sons, comme ce tercet de Ryôta :

*From the long hallways
Voices of the people rise
In the morning haze*

ou d'autres encore:

*The nightingales sing
In the echo of the bell
Tolled at evening*

(Ukô)

*A little village here
Is sleeping, lulled by crickets
Chirping sweet and clear*

(Getto)

*How silent and still!
Into the heart of rocks sinks*

The cicada's sbrill

(Bashô)

(On notera que Yasuda semble faire rimer systématiquement le premier vers et le troisième. Or la rime n'existe pas en japonais. Mais pourquoi pas, au fond ?)

Le haïku a influencé le goût du peuple japonais, dit Anesaki, l'invitant à la jouissance paisible et l'observation ironique de la vie et de la nature. Au beau milieu de la vie active. La pratique du haïku, les cérémonies de thé, les arrangements de fleurs, les jardins miniatures, les pèlerinages aux sites célèbres, les randonnées de plaisir au milieu des collines et des cours d'eau, tout cela le Japonais l'appelle « *la Voie de l'air et de l'eau qui court* » : vivre et jouir de la vie, avec l'esprit libre et transparent comme l'air, et frais et foisonnant comme le torrent. Déjà André Beaujard l'avait dit, à propos du temps de dame Shonagôn : cette époque est plutôt marquée par le culte du beau que par le culte du bien. Ces gens sont des épicuriens. On se demande ce qui les a poussés à faire la guerre...

(2004)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 3, Littérature japonaise.*